

Les conflits familiaux dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ

Par : Amadou SOW

Introduction

Les conflits en général, ceux qui frappent la famille en particulier, sont largement présents dans les romans. Daouda Mar, dans son article intitulé « Le roman des conflits en Afrique contemporaine » considère la notion de conflit « comme un des symboles privilégiés de la démarche littéraire africaine »¹. En effet, Abdoulaye Sadjì et Seydou Badian, entre autres, ont absorbé cette problématique, respectivement dans *Nini, la mulâtresse du Sénégal* et *Sous l'orage*². Dans le premier cas, l'héroïne, à travers le rejet total de sa parenté avec les Noirs a engendré une crise familiale sans précédent et dans le second roman, une sérieuse crise a opposé les vieux conservateurs et les jeunes progressistes, formés à l'école occidentale.

Mariama Bâ, en accordant une place importante aux « conflits familiaux » dans son premier roman *Une si longue lettre*, ne fait que s'inscrire dans la même dynamique que ses condisciples. Cependant, elle aborde ce thème avec une telle originalité, en l'abordant sous l'angle de la famille sénégalaise traditionnelle à la croisée des chemins, entre la tradition désireuse de se perpétuer et la modernité irréversible, qu'il mérite une attention particulière. Aussi, attire-t-il à la fois notre intérêt et suscite-t-il notre volonté de l'étudier.

Nous souhaitons par le biais de cet article apporter notre contribution au vaste et laborieux chantier qui consiste à faciliter la compréhension d'une œuvre majeure de la littérature africaine.

Ainsi, notre travail portera d'abord sur les causes des « conflits familiaux », ensuite sur les conséquences de ceux-ci et enfin nous examinerons les différentes attitudes des personnages face à ces conflits.

¹ Daouda Mar, *Le roman des conflits en Afrique contemporaine*, Ethiopiques numéro 71, deuxième semestre 2003.

² Seydou BADIEN, *Sous l'orage*, Paris : Présence Africaine, 1975 ; Abdoulaye Sadjì, *Nini, la mulâtresse du Sénégal*, Paris : Présence Africaine, 1951.

Les causes des conflits familiaux

Dès le début, la narratrice Ramatoulaye met en exergue l'importance de l'amitié, de la complicité et de la confiance mutuelle dans les relations humaines, à travers cette expression aux allures de vérité générale : « *Notre longue pratique m'a enseigné que la confiance noie la douleur* »³.

C'est donc sur cette amitié consolidée par des relations séculaires qui lient leurs familles que Ramatoulaye s'est adossée pour adresser « Une si longue lettre-confiance » à son amie Aïssatou et par le biais de laquelle elle expose les problèmes de la famille sénégalaise. Une autre formule de l'incipit, assez expressive, rappelle la nature des relations qui unissent ces deux femmes : « *Nos grands-mères dont les concessions étaient séparées par une tapade échangeaient journallement des messages. Nos mères se disputaient la garde de nos oncles et tantes* » (p.5).

A travers cette référence au passé, la narratrice ne fait que rappeler les valeurs fondamentales de la société africaine en général, sénégalaise en particulier. En Afrique traditionnelle, l'entraide et la vie en communauté étaient les piliers de la paix, de la stabilité et de la cohésion sociale. L'éducation tournait autour de l'enseignement de ces valeurs qui permettaient à chaque individu de jouer pleinement son rôle au sein de la société et, en conséquence, de s'entendre parfaitement avec le reste du groupe.

En préparant son homonyme à devenir la seconde épouse de Mawdo Bâ, ami de Modou Fall - le mari de Ramatoulaye -, Tante Nabou est surtout animée par le désir de perpétuer les coutumes. Pour confirmer cette idée, nous pouvons nous rapporter à la remarque de l'héroïne exprimée en ces termes : « Sa tante ne manquait jamais de lui souligner son origine royale et lui enseigner que la qualité première de la femme est la docilité » (P.59).

Il convient de noter à ce niveau l'esprit de revanche et la rancœur qui animent la mère de Mawdo dont l'objectif est de laver l'honneur de sa famille sali par Aïssatou la bijoutière.

Le conflit s'est donc installé dès l'instant où l'un des maillons de la société décide de passer outre les règles qui régissent la société. Mawdo et Aïssatou ont remis en question ces normes en scellant leur union sans tenir compte de l'avis d'un pan important de la communauté, représenté ici par Tante Nabou. Celle-ci, considérant ce mariage comme une humiliation et un rabaissement fera tout pour prendre sa revanche sur cette intruse dans sa famille de nobles et restaurer par là l'ordre social bafoué par son fils. Le conflit est dans ce cas, non pas une opposition entre deux individus, mais quelque chose de plus complexe. Comme le souligne Alain Joseph Sissao, « *le conflit, c'est donc une*

³ Mariama Bâ, *Une si longue lettre*, Les Nouvelles Editions Africaines du Sénégal- Dakar, 2006, p. 5.

profonde opposition entre deux groupes, deux entités, deux points de vue. Le conflit, c'est donc cet affrontement de deux visions du monde et de la société »⁴. Il apparaît clairement dans ce cas de figure qu'il s'agit de la vision traditionnelle africaine et celle moderne occidentale. Dès lors, le conflit de générations se confond au conflit de culture et de modèle éducatif ou simplement d'époque.

Nous pouvons constater que la mésentente est due au fait que chaque camp campe sur sa position étant convaincu d'être du bon côté. Pourtant, si l'on tient compte du point de vue du Dr. A. S. Mungala la tradition et la modernité ne sont pas inconciliables. Il soutient :

La fonctionnalité d'une tradition se révèle dans son dynamisme et dans sa capacité d'intégrer de nouvelles structures ou des éléments d'emprunt susceptibles d'améliorer (parfois même de désagréger) certaines conditions d'existence des membres de la communauté. Ainsi, la tradition ne se présente pas essentiellement comme une institution figée, conservatrice, rétrograde et insensible aux changements, mais comme un sous-système mouvant et dynamique faisant partie de la vie elle-même. Elle ne se confond pas avec le passé qu'elle transcende et ne s'oppose pas avec le modernisme⁵.

Loin de s'opposer, tradition et modernité sont donc complémentaires. Le problème se trouve dans les relations entre les individus et dans leur façon de concevoir le monde.

A ce niveau, nous pouvons inscrire la lancinante question de l'éducation parmi les causes des conflits familiaux. En effet, on note une différence nette entre les détenteurs de l'éducation traditionnelle et ceux formés à l'école occidentale. Quand les uns prônent l'évolution, le changement de mentalité et la liberté d'initiative, les autres sont pour le *statu quo*, le conservatisme et le maintien des structures socioprofessionnelles comme le système des castes. Fortement imprégnée des valeurs de son terroir, Tante Nabou prépare sa filleule à raisonner en fonction de celles-ci et, par la même occasion, à occuper la place qui lui revient de droit, c'est-à-dire être l'épouse de Mawdo. De ce fait, ce dernier, en prenant une bijoutière comme épouse, apparaît comme un égaré et Aïssatou, sa femme comme une usurpatrice ou prétentieuse. Pour confirmer le caractère atavique et vindicatif de Tante Nabou, la narratrice avance à son endroit des propos qui la décrivent clairement :

Elle (Tante Nabou) vivait dans le passé sans prendre conscience du monde qui muait. Elle s'obstinait dans les vérités anciennes. Elle croyait ferme au sang

⁴ Alain Joseph Sissao, Les conflits politiques, linguistiques et culturels dans Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma, Francofonia, Num. 16, sin mes, 2007, p. 218.

⁵ Dr. A. S. MUNGALA, « traditionnelle en Afrique et ses valeurs fondamentales », *Ethiopiennes*, Revue trimestrielle, numéro 29, février 1982, p.52.

porteur de vertus et répétait en hochant la tête, que le manque de noblesse à la naissance se retrouve dans le comportement (p.42).

Cependant, depuis le contact de l'Afrique avec l'occident, notamment à travers la colonisation, le système éducatif instauré par les ancêtres est de plus en plus remis en question. Nous pouvons dès lors retenir que les conflits, tels qu'ils se présentent dans le premier roman de Mariama Bâ, doivent être inscrits dans le cadre général des mutations d'une Afrique ouverte au reste du monde. Sur ce plan, l'implantation de l'école occidentale peut être considérée comme l'une des principales causes des conflits qui soulèvent la question de l'éducation, surtout que les acteurs de ces crises sont généralement des produits de l'institution scolaire.

Il est opportun de souligner que, à l'image de ce qui se passe dans *Sous l'orage* de Seydou Bodian, les conflits dans *Une si longue lettre* surviennent lorsqu'il s'agit pour les jeunes de fonder un foyer. Ils se heurtent ainsi à un mur solide constitué par les parents, gardiens des valeurs traditionnelles et de l'ordre social établi par les ancêtres et qu'ils considèrent comme immuables. La jeune génération, animée par son désir de progresser et sa soif de s'inscrire dans la modernité, a commis le sacrilège de violer les lois qui régissent le mariage, en décidant de fonder des foyers suivant des critères importés et par conséquent rejetés par la vieille garde que représentent les parents. C'est dans ce sillage qu'il faut inscrire le mariage de la narratrice avec Modou Fall, en dépit de l'opposition farouche de la plupart des membres de la famille de l'épouse et du reste de la société en général, attirés par le paraître. En guise d'illustration, nous pouvons nous référer à cette observation de Ramatoulaye à propos de l'attitude de sa mère face au dénuement du prétendant Modou Fall : « Elle ne voyait que l'éternel complet kaki, l'uniforme de ton école » (p.31).

Il est intéressant de noter le contraste qui existe entre les prétendants. Autant l'élue du cœur, à savoir Modou Fall est démunie, autant son rival regorge de moyens qu'il utilise pour corrompre les parents de la femme convoitée.

D'ailleurs, pour mettre en évidence le mercantilisme de son entourage, à travers l'intérêt que sa famille et la société en général, sa mère en particulier, accordent au paraître et aux biens matériels, la narratrice avance :

Daouda Dieng savait forcer les cœurs. Cadeaux utiles pour ma mère, allant du sac de riz appréciable en cette période de pénurie, de guerre, jusqu'au don futile pour moi, enveloppé avec préciosité dans du papier enrubanné. Mais je préférerais l'homme à l'éternel kaki. Notre mariage se fit sans dot, sans faste, sous les regards désapprobateurs de mon père, devant l'indignation douloureuse de ma mère frustrée, sous les sarcasmes de mes sœurs surprises, dans notre ville muette d'étonnement (p.35).

Quant à son amie Aïssatou et son mari Mawdo, leur divergence résulte du bouleversement de l'ordre social relatif au système des castes dont ils sont coupables

aux yeux de la société qui les voient comme auteurs d'un mariage contre-culture, réunissant une bijoutière, « fille des forges » et un noble toucouleur-sérère.

Leur union très controversée apparaît donc comme le reflet de leur volonté manifeste d'exprimer leur désapprobation et leur désir d'indépendance vis-à-vis d'une société qui étouffe la liberté individuelle et l'innovation au nom d'un communautarisme qui ne recule devant aucun obstacle, quitte à sacrifier toute idée de sentiment amoureux d'un couple.

D'ailleurs, Mawdo Bâ, pour justifier son forfait qui est à l'origine de la mésentente avec sa femme, n'a pas hésité à faire la part des choses entre une relation basée sur l'amour sincère et celle fondée sur le devoir ou la satisfaction des exigences de la société. Les propos suivants qu'il a adressés à son épouse pour justifier sa décision d'épouser la petite Nabou rendent bien compte du poids de la famille dans les ménages en Afrique : « *Ma mère est vieille. Les chocs de la vie et les déceptions ont rendu son cœur fragile. Si je méprise cette enfant, elle mourra. C'est le médecin qui parle, non le fils. Quelle honte devant la société !* » (p. 60).

Du reste, dans sa lettre qu'elle a adressée à son mari pour lui annoncer sa décision de se séparer de lui, Aïssatou n'a pas manqué de dénoncer ouvertement les mariages basés non seulement sur la satisfaction des exigences sociales - celles qui viennent des parents - mais aussi sur le plaisir charnel. Elle prône la primauté de l'amour, contrairement à son mari qui a facilement cédé à la pression d'une maman assoiffée de vengeance et animée par des préoccupations manifestement subjectives et égoïstes. Ainsi, elle saisit l'opportunité de la lettre qu'elle lui a adressée pour déclarer :

« Tu veux dissocier l'Amour tout court et l'amour physique. Je te rétorque que la communion charnelle ne peut être sans l'acceptation du cœur, si minime soit-elle. Si tu peux procréer sans aimer, rien que pour assouvir l'orgueil d'une mère, déclinante, je te trouve vil (...)

Je me dépouille de ton amour, de ton nom. Vêtue du seul habit valable de la dignité, je poursuis ma route.

Adieu

Aïssatou. » (P. 63).

Par ailleurs, le choix de s'ouvrir à d'autres cultures ou religions, d'une part, l'irresponsabilité des hommes, d'autre part, entraînent dans une certaine mesure des conflits familiaux dans *Une si longue lettre*. Le couple Samba Diack /Jacqueline en est une parfaite illustration parce que n'obéissant pas aux normes sociales et à une certaine vision de la religion. En conséquence, les deux conjoints ont rencontré l'opposition nette de leurs parents qui n'ont pas su cautionner un mariage aussi hétéroclite :

Jacqueline cette ivoirienne qui avait désobéi à ses parents pour épouser Samba Diack, le promotionnaire de Mawdo Bâ, médecin comme lui, affecté à sa sortie de l'École Africaine de Médecine et de Pharmacie à Abidjan (...). De plus, les parents de son mari- toujours les parents- la bondaient d'autant plus

que qu'elle ne voulait pas embrasser la religion musulmane et allait tous les dimanches au temple protestant (p.82-83)

Mais le conflit de ménage entre Jacqueline et son mari est surtout dû à l'infidélité de Samba Diack qui n'hésite pas à « passer ses loisirs à pourchasser les Sénégalaises "fines", sans pour autant prendre la peine de cacher ses aventures, ne respectant ni sa femme, ni ses enfants », (p .84). Cette attitude irresponsable, à la limite même cynique, a entraîné la dépression de l'Ivoirienne qui a fini par être internée à l'hôpital.

De son côté, le mari de la narratrice a créé un conflit avec sa femme à travers la dilapidation des biens familiaux au profit de l'amie de sa propre fille Daba, qui deviendra par la suite la coépouse de Ramatoulaye qui sera abandonnée par son mari. D'ailleurs, Modou Fall a fait preuve d'irresponsabilité totale en rompant toute forme de relation avec sa première femme et ses propres enfants. Il est allé même jusqu'à rester sourd aux tentatives de réconciliation de sa première épouse qui souligne la fuite de responsabilité de son mari en ces termes :

Le vide m'entourait. Et Modou me fuyait. Les tentatives amicales ou familiales pour le ramener au bercail, furent vaines. Une voisine du nouveau couple m'explique que la « petite » entrain en transe, chaque fois que Modou prononçait mon nom ou manifestait le désir de voir ses enfants. Il ne vint jamais plus, son nouveau bonheur recouvrit petit à petit notre souvenir. Il nous oublia (p. 69).

Ce comportement déplorable des époux, en partie lié à la polygamie ou au désir insatiable de l'homme de changer de partenaire, est perçu par la narratrice comme quelque chose de tellement récurrent qu'elle semble relativiser son cas. Toujours en s'adressant à son amie, elle stipule, indexant les hommes qui considèrent les femmes comme des objets :

J'avais entendu trop de détresses, pour ne pas comprendre la mienne. Ton cas, Aïssatou, le cas de bien d'autres femmes, méprisées, reléguées ou échangées, dont on s'est séparées comme d'un boubou usé ou démodé (p. 62).

Nous pouvons soutenir qu'en plus de la problématique de l'éducation, les conflits familiaux dans *Une si longue lettre* découlent largement du refus d'assumer pleinement sa responsabilité d'époux, du désir de l'homme de changer de femme, pour ne pas dire comme une opinion courante de ses "instincts polygamiques".

En définitive, les conflits familiaux dans *Une si longue lettre* s'expliquent par les mutations des sociétés africaines qui commencent à avoir de nouveaux types de femmes, d'hommes et d'enfants, enrichis par les valeurs occidentales. Ceux-ci, épris de liberté et de justice sociale, n'hésitent pas à remettre en cause les règles sociales et à briser les tabous apparemment défendus par la vieille génération.

Les conséquences des conflits familiaux dans *Une si longue lettre*

Les conflits familiaux dans *Une si longue lettre* entraînent diverses conséquences. Il s'agit surtout de celles liées à la mésentente entre conjoints ou entre parents et progéniture. Il convient d'emblée de signaler que ces conséquences ne sont que l'aboutissement logique de situations qui, dès le départ, laissent entrevoir un échec ou une défaillance dans l'harmonie au sein des ménages.

Si nous prenons l'exemple du mariage d'Aïssatou et de Mawdo Bâ, nous constatons aisément que ce couple, ouvrant la voie à l'opposition de deux générations ne pouvait que voler en éclats. En effet, Tante Nabou qui ne peut tolérer que son fils unique, fils de princesse, épouse une bijoutière qui, à ses yeux est source de malheur. Face à l'obstination de son fils, elle n'a pu s'empêcher de mûrir un plan pour laver l'honneur et la dignité de sa famille. Ainsi, elle a vite trouvé un moyen « d'imposer » à son fils une seconde épouse, en la personne de la petite Nabou, fille de son jeune frère Farba Diouf. Dès lors, le pacte de fidélité ayant été rompu de façon unilatérale par Mawdo, Aïssatou choisit de mettre un terme à son mariage, donnant par la même occasion à la mère de son désormais ex-mari, l'occasion de savourer sa vengeance. Concernant aussi les conflits dans les ménages, nous pouvons aussi citer le cas de Jacqueline, la femme Ivoirienne, abandonnée et humiliée par son mari, au point de sombrer dans la déprime.

Les enfants ne sont pas aussi épargnés par les crises au sein des familles qui engendrent certaines réactions anormales de la progéniture, comme le cas de Daba qui a osé défier publiquement son père, précisément dans une boîte de nuit. Dans sa relation de cette situation inconfortable et, dans une certaine mesure insolite, elle fournit au lecteur assez d'éléments pour comprendre l'attitude et la révolte de Daba, face à un père qui ne recule devant rien pour faire plaisir à sa jeune femme qui, en plus d'avoir l'âge de sa fille est aussi l'amie de celle-ci. La scène qui décrit la rencontre du père en compagnie de sa deuxième épouse et sa fille Daba est l'une des plus saisissantes du roman :

Daba aussi fréquentait parfois les Night- Clubs malgré mes remontrances.

Vêtue sans recherche, elle paraissait suspendue au bras de son fiancé ; elle arrivait très tard, à dessein, pour s'installer, bien en vue de son père. C'était un face à face grotesque : d'un côté un couple disparate, de l'autre deux êtres assortis. Et la soirée couvrait une extrême tension qui opposait deux anciennes amies, un père et sa fille, un gendre à son beau-père (p.98).

Les conflits familiaux dans le premier roman de Mariama Bâ ont donc entraîné de sérieux problèmes d'éducation, directement liés aux crises, principalement le divorce des couples de la narratrice et de son amie Aïssatou, même si cette dernière a mieux réussi sa reconversion. De son côté, Ramatoulaye a eu à faire face à d'énormes difficultés pour surveiller ses enfants dont les agissements n'ont cessé de la prendre au dépourvu. Sur ce plan, nous pouvons retenir le conflit de son Fils Mawdo Fall avec son professeur de Philosophie, l'accident d'Alioune et de Malick, l'usage du tabac par ses trois filles (« le trio inséparable »), et surtout la grossesse d'Aïssatou. Ces faits qui se

sont produits à des moments cruciaux du développement psychologique des enfants, en pleine crise d'adolescence, résultent de l'attitude irresponsable à bien des égards du père qui a déserté son foyer pour satisfaire les caprices de la jeune Binetou qui, de surcroît est l'amie de sa fille Daba.

Ainsi, les écarts de conduite des enfants peuvent être conçus comme une expression de révolte dont les manifestations sont diverses.

En somme, les conflits familiaux dans *Une si longue lettre* sont la principale cause de la dislocation de la cellule familiale à travers la séparation ou le divorce des couples et des failles dans la surveillance et l'éducation des enfants.

Attitude des personnages face aux conflits

Face aux nombreux conflits familiaux auxquels ils sont confrontés, les personnages ont tenté tant bien que mal d'adopter des attitudes leur permettant de les transcender. Parmi ces palliatifs, le divorce, la révolte, la résignation, et le stoïcisme occupent une place remarquable.

Pour le premier cas, l'amie de la narratrice, étant consciente de l'impossibilité de s'entendre désormais avec son mari, a choisi d'évoluer en dehors des liens du mariage. D'après les témoignages de Ramatoulaye, elle a réussi sa reconversion. Cette position a dans une large mesure joué sur la décision de la narratrice qui a su dépasser la simple résignation et la fermeté dans la douleur ou le stoïcisme pour verser dans la révolte. Aussi a-t-elle d'une part rejeté la proposition de remariage assez alléchante de son éternel prétendant Daouda Dieng, l'honorable député. Par ailleurs, elle est allée plus loin en brisant une loi sociale (le lévirat) à travers son refus catégorique de rejoindre le foyer de Tamsir, frère de son mari. Mieux, elle a exprimé son point de vue avec un sarcasme déconcertant et, de surcroît devant un Imam : « *Ma voix connaît trente années de silence, trente années de brimade. Elle éclate, violente tantôt sarcastique, tantôt méprisante* » (p.112). Elle va même jusqu'à ridiculiser et traiter de parasite Tamsir, l'homme qui se faisait passer comme le remplaçant légitime de son défunt mari, sous prétexte qu'ils sont frères. Sa dénonciation de l'attitude à la fois masochiste, autoritariste et irresponsable de celui-ci ne souffre d'aucune équivoque :

Et tes femmes, Tamsir ? Ton revenu ne couvre ni leurs besoins ni ceux de tes dizaines d'enfants. Pour te suppléer de tes devoirs financiers, l'une des épouses fait des travaux de teinture. L'autre vend des fruits, la troisième inlassablement tourne la manivelle de sa machine à coudre. Toi, tu te prélasses enseigneur vénéré. Obéis au doigt et à l'œil. Je ne serai jamais le complément de ta collection. Ma maison ne sera jamais pour toi convoitée : pas de charges supplémentaires ; tous les jours, et je serai de tour (p. 85).

La révolte est aussi symbolisée par l'attitude de Daba, la fille de la narratrice qui n'a pas hésité, non seulement à proposer le divorce à sa mère, mais aussi à défier ouvertement l'autorité paternelle.

De son côté, Jacqueline, la femme ivoirienne, délaissée et humiliée par un mari ingrat et inconscient, a eu d'abord une posture de faiblesse, avant d'adopter la résistance voire le stoïcisme, suite aux conseils avisés de son médecin. Le premier comportement l'a conduite à la déchéance morale et physique, elle a même été internée à l'hôpital pour cause de dépression nerveuse tandis que le deuxième l'a totalement guéri.

Au total, nous pouvons retenir que l'attitude qui est en définitive adoptée est celle qui repose sur l'espoir, le refus de se laisser abattre par les épreuves et vicissitudes de la vie, comme la narratrice le laisse entendre dans cette affirmation : « *Je t'avertis déjà, je ne renonce pas à refaire ma vie. Malgré toutes les déceptions et humiliations, l'espérance m'habite. C'est de l'humus sale et nauséabond que jaillit la plante verte et je sens pointer en moi des bourgeons neufs* » (p. 84).

Ces propos qui rappellent à bien des égards la note finale de *Germinal* de Zola suffisent pour soutenir qu'*Une si longue lettre*, contrairement à ce que les nombreux conflits qui jalonnent cette œuvre laissent entrevoir, est un roman optimiste.

L'étude des attitudes adoptées pour surmonter les difficultés liées aux conflits familiaux et leurs lots de conséquences aussi nuisibles les unes que les autres, laissent apparaître que les personnages ont chacun à sa façon, réussi à poser des actes qui leur ont permis de se tirer d'affaire.

Conclusion

En somme, tout au long de cette étude, nous avons tenté de faire le tour de la question sur les conflits familiaux dans *Une si longue lettre* de Mariama Bâ, un chef-d'œuvre qui continue toujours de susciter l'intérêt des chercheurs et autres intellectuels. Ce travail a été pour nous une occasion de découvrir que malgré les crises profondes et leurs lots de conséquences qui ont jalonné cette œuvre, les personnages se sont toujours battus pour se tirer d'affaire. Dès lors, nous pouvons affirmer, à juste titre qu'*Une si longue lettre* de Mariama Bâ est un roman qui sème les graines de l'espoir dans la mesure où il y est beaucoup question d'une Afrique debout et dynamique qui refuse de se scléroser dans un passéisme sans avenir et qui s'ouvre aux autres cultures et civilisations afin de construire un monde nouveau, marqué par le savoir, le dialogue des cultures et surtout l'optimisme.

Bibliographie

Abdoulaye SADJI, *Nini, la mulâtresse du Sénégal*, Paris : Présence Africaine, 1951.

Ahmadou KOUROUMA, *Les Soleils des Indépendances*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1970.

Alain Joseph SISSAO, « *Les conflits politiques, linguistiques et culturels dans Allah n'est pas obligé d'Ahmadou Kourouma* », *Francofonie*, Num. 16, sin mes, 2007, pp. 215- 228.

Daouda MAR, « *Le roman des conflits en Afrique contemporaine* », *Éthiopiques* numéro 71, deuxième semestre, 2003.

Dr. A. S. MUNGALA, « *L'éducation traditionnelle en Afrique et ses valeurs fondamentales* », *Éthiopiques*, numéro 29, Février 1982.

Jacques CHEVRIER, « *Quarante ans de littérature d'Afrique noire* », Aix-en-Provence, Edi sud, 2006.

Mariama BA, *Une si longue lettre*, Les Nouvelles Éditions Africaines du Sénégal-Dakar, 2006.

Mikaïl BAKTINE, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, traduct. Franç. De Daria Olivier, 1978.

Seydou BADIAN, *Sous l'orage*, Paris : Présence Africaine, 1975.